

André Godard, *L'Art de l'Iran*

Jacques Duchesne-Guillemin

Citer ce document / Cite this document :

Duchesne-Guillemin Jacques. André Godard, *L'Art de l'Iran*. In: L'antiquité classique, Tome 33, fasc. 1, 1964. pp. 271-273;

https://www.persee.fr/doc/antiq_0770-2817_1964_num_33_1_1410_t1_0271_0000_1

Fichier pdf généré le 06/04/2018

André GODARD, *L'Art de l'Iran*. Paris, Arthaud, 1962. 1 vol. 17,5 × 23,5 cm, 532 pp., 179 photos en héliogravure, 6 photos en couleurs, 251 dessins et plans, 6 cartes.

Ce livre séduit d'abord par la qualité de son illustration. Mais son texte ne peut pas non plus être indifférent, venant d'un homme qui, architecte, a passé le plus clair de sa vie à restaurer les monuments de l'Iran.

Le titre couvre un immense domaine. (Une récente exposition, qui a fait le tour de l'Europe, s'intitulait sans exagération « 7000 ans d'art en Iran »). Il n'était donc guère possible d'en traiter toutes les parties avec une égale ampleur. En fait, certains chapitres ne figurent ici que pour mémoire : tel celui de l'orfèvrerie sassanide, en une page, ou celui du monnayage islamique, en une demie. C'est dire que ce livre ne nous donne pas encore — on l'attendra sans doute encore longtemps ! — le résumé, corrigé et mis à jour, du *Survey of Persian Art* publié avant la guerre sous la direction d'Upham Pope.

Tel qu'il est, il rendra grand service, ne fût-ce que par tout ce qu'il reprend à des publications antérieures de l'auteur, dont l'une au moins est pratiquement inaccessible, à savoir, le tome IV de la revue *Athar e Iran*, paru en 1949 et depuis longtemps épuisé. Le premier fascicule de ce tome contenait notamment, sous le titre de Khorasan, l'étude de monuments peu connus ou inconnus de cette région, principalement le Robot Sharaf, du début du XI^e siècle, et ensuite celle d'un haut-lieu, Badr Neshande, proche de Masdjid e Suleiman et probablement comme lui d'époque arsacide. Le second fascicule était entièrement consacré à l'étude des Voûtes iraniennes, en près de 200 pp. de texte et 151 photos et dessins. L'auteur avait notamment mis en lumière, dès le début de la période sassanide (à Neisar) le procédé de construction par demi-arcs en plâtre armés de roseaux. Il comparait ensuite ce procédé à celui de nos architectes gothiques, mais c'était pour montrer qu'il s'agit de tout autre chose. Comme il l'écrit dans *L'Art de l'Iran*, où la question est reprise (par deux fois !) : « l'idéal de l'architecte iranien était de construire sans cintres, et celui de l'architecte français de réaliser une claire-voie ». Un point cependant est demeuré implicite et pourrait passer inaperçu : ce procédé ne concerne pas toutes les coupes. Il reste les coupes massives, en caillasse, à commencer par celle de Sarvistan : de telles coupes se construisaient sans cintres d'aucune sorte, évidemment, mais non pas sans échafaudages intérieurs. De toute façon cependant, c'est sans doute l'absence de cintre qui a fait adopter un profil ovoïde, qui diminue le risque d'écroulement pendant l'exécution.

En raison même de son utilité, le livre mérite quelques petites corrections de détail.

Sur l'Iran préhistorique, il est désormais indispensable de consulter le livre d'Édith Porada, *Alt-Iran* (dont l'édition française est en préparation), Baden-Baden, 1961.

Dans le chapitre sur l'Iran achéménide, lire partout *Apadâna*. Dans la note sur le mazdéisme primitif, on pourrait croire que Cyrus s'est proclamé fidèle d'Ahura Mazda. Il n'y en a aucune preuve.

P. 155, nous lisons que les Parthes inventèrent ou reçurent de leurs prédécesseurs dans l'est iranien l'iwân. Il faudrait citer la 'maison carrée' de Nisa, cf. Ghirshman, *Parthes et Sassanides*, p. 29.

P. 158 et ailleurs, lire *bagastâna*.

P. 161, la 'petite dynastie Fratadara' est problématique, la lecture de ce terme n'étant pas sûre.

P. 173, on lit que, à l'époque sassanide, le sanctuaire de Taxt e Sulci-man devint un immense temple du feu. En fait, rien ne prouve que le sanctuaire ait existé comme tel avant cette époque, à laquelle remontent les premiers restes architecturaux retrouvés.

P. 219, l. 3 du bas, et p. 346, lire *Mihr Nursè*.

P. 239 : « le roi est à cheval et l'empereur Valérien à genoux devant lui ». Il a été démontré récemment, dans un article qui a pu échapper à l'attention des iranistes parce qu'il a été publié dans le *Journal of Roman Studies*, 1954, par B. C. Macdermot, que « the prostrate Roman is Gordian ; the suppliant Philip the Arab, and the standing one Valerian ».

Même page, le prétendu Triomphe indien de Shapur est attribué par Ghirshman, avec raison il me semble (*Artibus Asiae*, 1950), à Shapur II. Les têtes coupées seraient celles de martyrs chrétiens.

P. 241 et Pl. 112 : selon Erdmann, *Ars Islamica* 1937, p. 79 sq., c'est Peroz et non Xosrau II qui s'est fait représenter à cheval, à Taq i Bostan.

P. 261 sq., dans la note sur le Zoroastrisme, l'auteur a confondu Vohu Manah (la Bonne Pensée) et Spenta Mainyu (le Saint Esprit) en un Vahu Manyu qui est un monstre et qu'il faut se dépêcher de tuer !

P. 266 sq., à propos des Origines de l'Architecture gothique, il n'aurait pas fallu laisser hors de jeu l'Espagne : il fallait au moins signaler que le terme même d'*ogive*, abrégé de 'voûte d'ogive', vient d'une expression hispano-arabe, *voveda de al-jibbu* 'voûte de citerne', à cause probablement de l'emploi de nervures dans le voûtement de ces édifices, cf. Colin, *Romania*, 1937.

P. 325, on nous parle du caractère entièrement chrétien de la mosquée de Damas. Mais Creswell a montré, de façon irréfutable, il me semble, que les chrétiens n'avaient rien construit à l'emplacement de l'actuelle triple nef de cette mosquée. Quant à Mshatta, discute-t-on encore, à part Altheim, le caractère omayyade de ce monument, depuis que Creswell y a trouvé les bases d'une mosquée ?

P. 343, ligne 11, après le mot Meshhed, ajouter : et celui de Meshhed.

P. 389, l'attribution d'un certain décor à Huzun Hasan est contestée par Pope, *Survey*, III, p. 1331, note 3.

P. 393, à la suite de la phrase 'La coupole avait été plaquée d'or par Fath Ali Shah...', nous sommes renvoyés aux pl. 168 et 171. Nous nous attendons à trouver là des photos ou des dessins de cette coupole. Mais nous ne trouvons que le tombeau de ce personnage et son portrait en bas-relief, ce qui ne nous sert à rien. De façon générale, les renvois aux planches et aux figures auraient dû mentionner la page où elles se trouvent, comme on l'a fait dans l'index. Et il n'eût pas été mauvais

de donner, au dessous ou à côté de chaque planche, une légende sommaire. L'ouvrage en serait devenu plus aisé à utiliser, comme il mérite de l'être.

J. DUCHESNE-GUILLEMIN.

C. M. ROBERTSON, *Between archaeology and art history. An inaugural lecture delivered before the University of Oxford on 15 November 1962*. Clarendon Press : Oxford University Press, 1963. 1 plaquette 14 × 21,5 cm, 26 pp. Prix : 3s 6d.

Le thème de cette leçon inaugurale est que l'étude de l'art classique doit être distincte à la fois de l'archéologie et de l'histoire de l'art. Mais ces distinctions subtiles — présentées d'ailleurs en partie sur le mode ironique — retiennent moins l'attention que les jugements sages et nuancés dont l'auteur a su émailler sa causerie. On trouvera au fil de ces quelques pages d'utiles mises en garde, notamment contre les dangers des chronologies absolues fondées sur le seul style, ceux des attributions à tout prix, le mépris des données de la tradition littéraire, mises en garde illustrées d'exemples empruntés à toutes les techniques et à toutes les époques de l'Antiquité, ainsi que de parallèles tirés de l'art italien de la Renaissance. Puisse l'auteur avoir, entre autres, convaincu son auditoire de résister à la tentation qu'il décrit (p.8) : « to arrange the whole body of surviving material in a perfectly consistent scheme of stylistic development, each decade displaying its particular characteristics ; and having so arranged it to believe that it actually happened like that, forgetting that we are concerned with the work of human beings, and that this is not the way human beings work » !

Guy DONNAY.

Paul MACKENDRICK, *The Greek Stones Speak. The Story of Archaeology in Greek Lands*. Londres, Methuen, 1962. 1 vol. 14 × 21,5 cm, xviii-470 pp., 175 figg., plans, tableaux et cartes dans le texte. Prix : 42s.

Après *The Mute Stones Speak*, une histoire de l'archéologie en Italie, P. MacKendrick consacre, dans le même esprit, cet ouvrage au domaine grec. *The Story of Archaeology* : propos original, bien précis, qui n'est pas d'écrire une étude d'histoire pure, ni d'histoire de l'art ou des idées, mais de composer un volume qui mette spécialement en lumière le travail accompli, depuis un siècle, par les fouilleurs et les archéologues, qui montre les progrès de leurs méthodes, de leurs techniques, les résultats significatifs qu'ils ont obtenus, l'apport qu'ils ont fourni à notre connaissance de la civilisation dans les pays grecs. L'entreprise était vaste et complexe, puisque les époques considérées vont du Néolithique à la fin des Antonins, que l'aire géographique s'étend de la Sicile à Doura-Europos, et que l'auteur, faisant soigneusement état des découvertes les plus récentes (la préface est datée d'août 1961), n'omet rien d'essentiel qui se soit accompli depuis Schliemann. Ce grand effort